

Un siècle sous les doigts de Grigory Sokolov



Grigory Sokolov lors de son concert à l'église Saint-Mathieu de Colmar. Photo DNA/B.FZ

Cent ans séparent la 3^e Sonate du jeune Beethoven et le dernier Klavierstück de Brahms. Grigory Sokolov a fait, par petites touches, le portrait de ce siècle lors du concert du festival de Colmar soutenu par les DNA.

Quand Beethoven, en 1794, joue devant Haydn la troisième Sonate de son Opus 2, il a encore tout à prouver à son vieux maître, et sa partition, amplement développée et virtuose, fait figure de manifeste.

Le « grand » Beethoven y est en devenir, et Grigory Sokolov l'a souligné d'entrée de jeu en déroulant d'un caressant legato les grands élans ou en assénant avec vigueur les martèlements impérieux.

La souplesse de son toucher feutré et une articulation soigneusement méditée lui ont permis de défendre les traits originaux de cette page encore parfois conventionnelle.

Un Beethoven de 25 ans

L'Adagio songeur s'est paré de riches couleurs, alternant, dans son lyrisme, le chant et le drame que des rubatos délibérément prolongés ont accentués. Il a été tout entier parcouru d'une profonde émotion. Sans doute le vivace Scherzo a-t-il souffert de quelque sécheresse : l'impeccable rigueur rythmique y a estompé la juvénile moquerie ; mais le finale enjoué et volubile a séduit par ses miroitements et ses envolées généreuses.

À l'autre extrémité de la carrière de Beethoven se situent les onze Bagatelles de l'opus 119. Étonnantes partitions minimalistes, aux allures d'études, voire d'ébauches, ces courtes pièces ont résonné comme autant de vagabondages musicaux : Grigory Sokolov les a enchaînées comme s'il parcourait le journal intime du compositeur avec ses changements d'humeur. Tranquillité lumineuse, tendresse, entrain dansant, amertume et tristesse se sont succédé jusqu'à cette marche douloureuse qui clôt le cycle, si expressive dans sa brièveté même, et comme interrompue en une pudique brusquerie par l'artiste qui se retire en coulisses.

En deuxième partie de concert, les ultimes Klavierstücke de Brahms ont constitué une sorte de prolongement des Bagatelles. Ici également l'âme du compositeur s'est dévoilée dans la diversité de ses émotions, sous les doigts d'un Sokolov toujours aussi habile à ciseler chaque note, chaque soupir, chacun des épanchements d'un romantique en quête de beauté. Qu'il s'agisse dans l'opus 118 de passion orangeuse, de grandeur héroïque, de sérénité mystique ou de sombre méditation, le piano a pénétré au plus profond des sentiments.

L'opus 119, adieu de Brahms au piano, s'est souvent révélé plus lumineux, mais Sokolov, tout en restituant ses moments exaltés, n'a pas occulté les tourments incidemment suggérés : la rhapsodie finale est une page grandiose, mais les rubatos et ralentis, proches du glas, en ont aussi rappelé la glorieuse vanité. Construit autour d'autoportraits des compositeurs, le concert a, comme souvent chez Sokolov, trouvé sa cohérence en se transformant, pour l'interprète également, en récit de vie.

Jacques WEIL